

EDITORS' NOTE NOTE DE LA RÉDACTION

This past July when I received a message from Michel Duquet to contact the CHA office, I was both honoured and a little dismayed to learn that I had been nominated to serve as the English Language Secretary as an interim measure until confirmation at the next annual general meeting. Dismay came from learning that our former secretary had to step down due to her full-time position as a public servant and public historian at the Canadian War Museum. I will do my best to tackle CHA work with enthusiasm and commitment and I look forward to learning more about our members and advocacy work. I first attended the CHA annual meeting at UPEI as an undergraduate student. In the summer of 1992, I was working at Agriculture Canada's 'Farm Women's Bureau' contributing to a project about the history of farm women and their organizations in twentieth-century Canada and my supervisor suggested I attend the "Learneds". On the program I saw that the CHA was also meeting and I made arrangements to attend several society meetings. The experience was fantastic and I remember being 'star' struck. I have a vivid memory of sitting with Don Davis, now retired from University of Ottawa, matching names I could identify from course work to the faces of those attending the President's reception, panel sessions and beer tents.

From this meeting I was hooked and made an effort to consistently attend annual general meetings. Attending over the past ten years have been more challenging balancing academic teaching, client projects and business operations. History and its practitioners are facing many changes, challenges and opportunities. According to the most report of the Council of Canadian Academies, history was recognized along with five other fields as a top field in which Canada excels.[1] Changes to the CMC and commemoration activities taking place over the next five years such as Canada's sesquicentennial also demonstrates that history is on the mind of government and Canadians. I hope the *Bulletin* will continue to be one of many tools for dialogue and debates about history in Canada.

[1] Council of Canadian Academies, *The State of Science and Technology in Canada, 2012: The Expert Panel of the State of Science and Technology in Canada* (Ottawa: Council of Canadian Academies, 2012) xiii-xiv, 52. The council has two former CHA presidents, Gregory S. Kealey, FRC (expert panelist) and Margaret Conrad (member of the scientific advisory committee of the council).

Jo-Anne McCutcheon

La décision a été annoncée le 16 octobre par le ministre du Patrimoine James Moore: le Musée des civilisations changera de vocation pour devenir le Musée canadien de l'histoire. Au-delà des enjeux soulevés par un tel changement de vocation, je dois exprimer une crainte : la disparition d'une certaine forme de représentation muséale et didactique de l'histoire. L'approche anthropologique proposée par ce musée est, à mon humble avis, unique et présente une perspective muséale inusitée sur l'histoire.

Ceci m'amène à vous présenter deux objets que j'utilise dans mon cours de premier cycle, *Méthode historique*. Mois de novembre oblige, il s'agit de deux artefacts de la Grande Guerre : un casque Adrian, porté par les troupes françaises et de l'artisanat de tranchée, c'est-à-dire, une douille d'obus ouvragée. Dans les deux cas, il s'agit d'objets relativement anodins. À la fin de la guerre, le gouvernement français permit aux soldats démobilisés de conserver leur casque. Ils sont relativement faciles à obtenir dans les vides greniers ou les brocantes et j'ai trouvé le casque et la douille, il y a quelques années, dans une brocante à Ambert – la fameuse mairie qu'on retrouve dans le roman de Jules Romain, *Les copains*. L'analyse anthropologique de ces deux objets passionne les étudiants et cet exercice est le plus « populaire » du cours. Les objets historiques « ordinaires » ont cette capacité, que ne possèdent pas toujours les documents textuels ou iconographiques, c'est-à-dire lier

physiquement les individus avec une période historique. En manipulant le casque ou la douille, les étudiants ont l'impression d'entrer en contact non seulement avec l'événement, mais avec son propriétaire original.



Dès lors, l'examen physique « révèle » la nature de l'objet. Dans le cas du casque, la méthode de fabrication et la forme du cimier identifient un modèle du premier type fabriqué par la firme Jappy et introduit pour le service en premières lignes en avril 1915 – le premier casque militaire « moderne » en fait. Les traces d'usures sur le cimier et la jugulaire, les différentes « bosses » témoignent toutes d'une utilisation dans des conditions difficiles. Les différentes traces de peintures et le fait qu'il fut repeint dans une teinte plus sombre expriment l'adaptation des hommes aux nouvelles conditions des combats. D'autres détails plus subtils nous fournissent également d'autres informations sur son propriétaire original : la visière et le garde nuque ont été « pliés ». Il s'agit là d'une habitude, qu'avaient certains briscards, pour témoigner de leur « ancienneté ». Qui plus est, la plaque en laiton qui a été ajoutée à la fin de la guerre sur la visière, « Soldat de la Grande Guerre 1914-1918 », permet aux étudiants de prendre conscience que le conflit a peut-être pris fin, sur le terrain, en novembre 1918, mais qu'il a perduré dans la mémoire des individus longtemps après les derniers coups de feu. Initialement offerte aux soldats défilant pour le défilé de la victoire en 1919, la plaque a ensuite été envoyée aux soldats qui en firent la demande. Les casques, et les plaques figurèrent alors longtemps, en France, dans le paysage des différentes commémorations et des défilés du 11 novembre.



La perspective est semblable avec la douille d'obus. Il s'agit d'une douille d'un obus britannique de 18 livres (84mm). L'intérêt de la pièce réside surtout dans le travail qui y fut apporté, probablement par un soldat français. Non seulement quelqu'un a-t-il fixé avec soins une bague filetée, avec l'intention probable d'en faire une lampe à l'huile, mais sur le corps de la douille se trouve une inscription, poinçonnée dans un style naïf, « Souvenir d'Artois Angélique ». Surement destinée à la fiancée/femme/amoureuse/marraine de guerre de l'artisan et, sans entrer dans les informations reliées aux marquages de la base de la douille, témoigne de sa participation à la troisième bataille de l'Artois en septembre 1915. Là encore, les étudiants sont captivés par l'objet. Pourtant, le casque et la douille ne peuvent être associés à aucun individu spécifique, ils ne racontent pas d'événements précis, ils expriment, en fait des « généralités historiques ». Ils sont issus de ces acteurs incontournables de l'Histoire : les anonymes. Pourtant, on ne doute pas un instant qu'en remontant le temps on retrouverait leurs propriétaires d'origine, des individus, en chair et en os, acteurs de cet événement historique que fut la Grande Guerre. Incarnant, par le truchement de ces deux objets leur ayant appartenu, la somme des expériences françaises qui furent vécues durant le conflit.

Quel est le lien alors entre ces deux artefacts et le changement de vocations du Musée des civilisations? Celui du rôle éducatif et culturel que peut avoir l'histoire, appréhendée par le biais de l'anthropologique. La perspective que j'utilise dans le cadre spécifique de mon cours de méthodologie est comparable à celle choisie par le Musée des civilisations. Je ne condamne pas la grande histoire, celle des individus, des grands récits, des grands enjeux, après tout, je suis un historien de relations internationales, habitué à l'analyse documentaire, à l'examen des grands enjeux associés aux questions de paix et de guerre, au rôle des individus dans les processus historiques. C'est un aspect de l'histoire que j'enseigne également. Pourtant, j'ai une crainte. Le musée des civilisations offre cette perspective unique qui permet le dépassement de l'histoire libérale, telle qu'on l'entendait au XIX^e siècle et que mes collègues anglophones pourraient qualifier de *Whig history*, pour embrasser, grâce aux éléments matériels d'une civilisation, son histoire, sa culture, ses gens. Cette perspective – comparativement à l'histoire vue « d'en haut », faite par les grandes femmes et les grands hommes acteurs d'événements historiques d'exception – offre une histoire des anonymes, des sans-grades, une histoire qui transcende les individus pour devenir véritablement universelle. Je crains que cette aspiration à l'universalité ne disparaisse avec la nouvelle vocation du musée canadien de l'histoire.

Martin Laberge